

LE SOCIALISME ET LE PROGRES SOCIAL

Analyse de la conférence de M. le chanoine Desgranges à Maisonneuve

La réunion de vendredi soir à Maisonneuve a été, grâce au concours de trois contradicteurs socialistes, la plus mouvementée de celles qui depuis près d'une semaine attirent presque chaque soir, un auditoire avide, aux paroisses privilégiées où doit se faire entendre le chanoine Desgranges.

Le sujet annoncé était le *Socialisme*. Le socialisme! c'est une étiquette sous laquelle se présentent des affirmations multiples et diverses. Il rappelle ce "steak à l'anglaise", qui fut servi un jour à un touriste d'outre-Manche dans un restaurant parisien. Le steak ressemblait pour la résistance à une vieille semelle, mais les patates qui l'entouraient étaient délectables, et le repas fini, l'insulaire déclara: le steak ne vaut rien, mais l'anglaise est excellente. De même, on peut distinguer dans le socialisme quelque chose d'essentiel qui ne vaut rien, et quelque chose d'accessoire qui est parfait ou passable.

Les socialistes parlent et écrivent avec abondance: parmi tout ce qu'ils disent, on recueille des plaintes, des critiques, des réclamations, qui sont justes, mais ils n'en ont pas le monopole ou il ne faut pas le leur laisser: quand ils réclament par exemple pour les travailleurs, des logements plus sains, des facilités d'instruction plus grandes, une protection plus efficace contre le chômage, la maladie, l'invalidité, ils réclament des choses bonnes que les catholiques ont bien souvent demandées avant eux et qu'ils peuvent demander avec eux: ce n'est rien de particulier aux socialistes.

Ce qui est spécial aux socialistes, c'est la double prétention de substituer la propriété collective à la propriété individuelle, et d'organiser par l'Etat le travail dans la société. Ce n'est pas une réforme qu'ils demandent, c'est une transformation, un bouleversement: les vrais socialistes traitent la société comme une maison délabrée qu'on perd son temps à réparer, qui n'est bonne qu'à jeter à terre pour faire place à une maison neuve. Ils prétendent détruire la société actuelle et bâtir sur ses ruines une société nouvelle où tout le monde sera heureux.

Leur système est rétrograde, antiscientifique, inefficace et dangereux.

RETROGRADE. — On est rétrograde quand on marche à reculons comme les écrevisses, quand on cherche sans cesse à retourner en arrière. Or, le socialisme veut ramener la société en arrière, à ses origines: c'est en effet aux origines des peuples et chez les peuples enfants, les peuples barbares, qu'est en honneur le système de la propriété collective; mais ces peuples ne goûtent pas plus de bonheur et connaissent des misères que nous ignorons: ceux qui progressent sont ceux qui se décident à partager les propriétés indivises et à introduire le régime de la propriété privée.

ANTISCIENTIFIQUE. La science demande qu'on procède par expériences successives: voyez les aviateurs, et qu'on ne formule point d'affirmation, sans en avoir vérifié par des expériences l'exactitude. Où sont les expériences qui démontrent le bien fondé des prétentions socialistes? Où ont-ils appliqué leur système et recueilli les résultats espérés? Ils ont fait bien des promesses, où se sont-elles jamais réalisées? Toutes les fois qu'ils ont pu grouper des partisans et les organiser suivant leurs doctrines, en supprimant la propriété individuelle et l'autorité patronale, comme à la verrerie ouvrière d'Albi, dans la colonie socialiste de William Lane au Paraguay, ils ont enregistré des échecs complets, et les pauvres victimes de ces dangereuses aventures ne se sauvent de la misère qu'en rétablissant parmi eux les institutions ou les procédés de la société capitaliste.

INEFFICACE. Un système est inefficace quand il est impuissant à tenir ses promesses. Le socialisme promet d'établir sur la terre l'égalité et le bonheur: c'est se moquer du monde: car il faudrait pour réussir rendre tous les hommes riches, les rendre tous puissants et bons, donner à tous les premières places: il faudra toujours qu'il y en ait en haut et qu'il y en ait en bas, que les uns commandent et que d'autres obéissent, que les uns cultivent la terre et que d'autres se donnent aux travaux de l'esprit, que les uns s'appliquent à des emplois pénibles et peu considérés et que d'autres tiennent des situations honorées moins rudes en apparence. Chacun aura toujours près de lui un voisin dont la condition lui paraîtra meilleure et dont il enviera le sort.

DESASTREUX, car il aboutira, infailliblement à supprimer le principal stimulant de l'activité humaine et dès lors à diminuer la production dans des proportions qui ne lui permettront plus de satisfaire aux besoins essentiels. Qu'est-ce qui décide cultivateurs, boulangers, industriels, à se lever, les uns sur les sillons, les autres sur les uns pétrins, ceux-ci dans leurs usines, à un travail pénible et persévérant pour

produire une moisson plus abondante, un pain plus apprécié, des objets qui feront prime sur le marché, sinon la volonté d'échapper à la misère et de conquérir un meilleur sort pour soi et pour les siens? Remettez à l'Etat le souci de pourvoir à la subsistance de tous; supprimez avec la propriété privée la possibilité de s'enrichir et celle de transmettre à ceux de son sang un patrimoine agrandi, et de leur assurer un avenir meilleur: qui donc, n'y ayant plus intérêt, voudra prolonger le labeur obstiné et appliqué qui l'occupe: on travaillera le moins longtemps possible et avec le moins de fatigue; l'ouvrage sera peu abondant et mal fait; il ne suffira plus aux besoins humains: ce sera bine l'égalité, mais l'égalité dans la misère, la seule qu'il soit au pouvoir des socialistes de jamais réaliser. Celui qui a un cheval borgne ne le change pas pour un aveugle: la société capitaliste a ses misères: c'est le cheval borgne; la société socialiste serait pire: c'est le cheval aveugle: gardons le borgne, mais soignons-le pour guérir son mauvais œil.

COMMENT DONC AMELIORER LA SOCIETE PRESENTE, et réaliser le progrès social? Ce n'est pas par bouleversement, mais par restauration, suivant les plans de l'Eglise catholique interprétés par les papes, notamment par Léon XIII, dans la fameuse encyclique "Rerum Novarum", sur la condition des ouvriers. Le progrès social, enseigne Léon XIII, ne viendra pas d'un coup de baguette magique, d'un acte d'autorité ou de violence qui transformerait du jour au lendemain les conditions de la propriété: il viendra lentement par l'action persévérante de l'Etat, des individus et des associations, sous l'inspiration et l'impulsion de l'Eglise.

ACTION DE L'ETAT. — Les hommes d'Etat soucieux du bien public, animés de l'esprit de justice, de charité et de prudence peuvent par l'influence dont ils disposent, réaliser des merveilles pour améliorer le sort des petits: par exemple, les institutions magnifiques établies à Vienne en Autriche, pendant le temps qu'il présida aux affaires municipales, par le grand catholique Karl Lueger.

ACTION DES INDIVIDUS. — Il est une foule de services que peuvent se rendre, les uns aux autres, d'un bout à l'autre de l'année, des gens qu'animerait la charité du Christ et qui se regarderaient et se traiteraient en frères. Que de grandes oeuvres, modestes par leurs origines, immenses par leurs résultats, sont sorties d'un coeur que remplissait l'amour de Dieu et du prochain! L'orateur cite, entre bien d'autres, les initiatives de deux bons chanoines de sa ville de Limoges, l'un, mort depuis huit cents ans, saint Théobald, qui fut vraisemblablement le premier promoteur des logements ouvriers, l'autre, encore bien vivant, le curé Goguyer, qui, un certain hiver où la misère était grande, ne perdit pas son temps à discourir sur la vie chère, mais fit venir du fond de l'Europe des chars entiers de patates, qu'il vendit au prix coûtant, aussi bon marché qu'en été. Si plus de coeurs s'ouvraient à la charité catholique, la misère reculerait.

ACTION DES ASSOCIATIONS. — Les unions ouvrières peuvent aussi beaucoup pour procurer aux travailleurs un sort meilleur, mais pour donner tous leurs avantages, elles doivent être organisées de telle sorte qu'elles préservent et enrichissent le patrimoine précieux qu'elles ont depuis cent cinquante ans les Canadiens-français ne sont venus à bout de garder intact qu'à condition de se grouper entre eux: leur nationalité et leur foi. Des ouvriers canadiens catholiques ne peuvent embolter le pas, les yeux fermés, à l'arrière des bataillons étrangers qui peuvent les conduire à leur perte; ils doivent se diriger eux-mêmes vers l'idéal conforme à leurs traditions et à leurs croyances. Il y a bien des plans d'organisation ouvrière, comme il y a bien des plans de l'organisation familiale: on peut bâtir sa famille suivant le plan des égoïstes: le moins d'enfants, le plus d'aises; suivant le système de l'union libre: se prendre, se quitter sans autre règle que le caprice, et laisser les enfants se débrouiller, suivant l'idéal catholique: fidélité inébranlable jusqu'à la mort, dévouement aux enfants, bon accueil à tous ceux que le bon Dieu envoie. Les Canadiens-français, pour bâtir leurs familles, ont préféré à tout autre le plan, l'idéal catholique: ils s'en sont bien trouvés: pourquoi n'agiraient-ils pas de même pour constituer leurs organisations ouvrières?

Comment des ouvriers catholiques ne seraient-ils pas pressés d'utiliser pour obtenir à l'humanité cet avenir meilleur que donnerait au monde le règne de la justice et de la charité, l'énergie surnaturelle que déposent dans leurs coeurs la croyance au Christ, et la communion fervente? Bien sûr, l'oeuvre est immense et le coeur humain est bien faible. Mais le morceau de charbon que le mineur extrait des entrailles

(Suite à la 2ième page)

de la terre est chose vile, laide, friable : approchez-en la flamme : il brille, il éclaire, il chauffe, il produit la vapeur et entraîne dans une course rapide les plus pesants convois. De même, les coeurs catholiques qui se laissent pénétrer par l'amour de Dieu et du prochain deviennent foyers de lumière, de chaleur, d'énergie : ils soulèvent des montagnes d'apathie et de préjugés; ils porteront les foules au sommets lumineux de l'harmonie sociale et de la fraternité.

Quand les applaudissements enthousiastes qui ont accueilli cette magnifique péroraison se sont calmés, on invite les contradicteurs à proposer leurs arguments.

LA CONTRADICTION

Quelqu'un se lève et demande par quelle vertu secrète, si le socialisme aboutit si infailliblement aux échecs lamentables qu'on a décrits, il augmente si rapidement et si constamment le nombre de ses partisans. — C'est, répond le chabine, comme une épidémie de rougeole ou de scarlatine: ceux qui furent atteints les premiers commencent à guérir, mais pendant ce temps la contagion a fait du chemin et gagné des populations saines: il est si naturel, quand on est malheureux, de se laisser prendre aux paroles sonores du premier charlatan venu qui vous promet par l'emploi de sa drogue le soulagement de tous vos maux: ceux qui en ont fait l'essai jurèrent bien que c'est fini et qu'ils ne seront plus dupes, ainsi les ouvriers des villes manufacturières qui depuis vingt ans ont fait le succès des candidats socialistes reviennent à des idées meilleures: mais le mal gagne les campagnes: elles apprendront elles aussi par de fâcheuses expériences la malfaisance du système: les ouvriers canadiens feront preuve de sagesse en se gardant de cette coqueluche.

Un deuxième contradicteur prétend connaître des gens aisés qui pourraient vivre confortablement sans recourir au travail et trouvent en dehors de la doctrine catholique, dans un idéal de solidarité et de fraternité humaine, des raisons suffisantes pour s'arracher au repos et se dépenser infatigablement. — Ces gens peuvent exister et il est bien fâcheux qu'ils n'entreprennent pas d'utiliser leurs ressources de temps, d'énergie et d'argent à appliquer sur un point du globe les principes socialistes, pour fournir enfin la preuve sans cesse retardée de leur efficacité sociale. Ils ne seront jamais que des exceptions, et la masse des hommes se laissera conduire par l'intérêt personnel: la suppression de la propriété individuelle enlève à ce mobile sa force propulsive et tue l'activité humaine. Donnez à cent jeunes gens cent bicyclettes dont chacune deviendra la propriété d'un seul, et à cent autres cent bicyclettes aussi, mais qui demeureront la propriété du groupe: revenez au bout d'un an: quels bicycles seront trouvés dans le meilleur état?

Ce second contradicteur a eu l'idée malheureuse, au début de son discours, de faire à l'auditoire une recommandation: "Prenez garde de vous laisser influencer par le chanoine Desgranges." Elle lui vaut une verte réplique: "Je ne dirai jamais à ceux qui m'écoutent: Ne vous laissez pas influencer par tel adversaire. Je les respecte trop. Je leur apporte des arguments et je les crois assez intelligents pour leur laisser le soin de les apprécier: faites de même."

Les socialistes sont venus en nombre: un troisième — ce n'est pas le moins bien armé — énonce successivement plusieurs observations qui lui semblent en opposition avec les affirmations du conférencier: notons les deux principales: Il y a des coopératives ouvrières de production qui sont prospères: donc, il est possible d'organiser le travail indépendamment du système capitaliste. Les Canadiens-français se laissent dominer sur le sol même qu'ils ont défriché, dans la finance, le commerce, l'industrie, par les Anglais protestants, les Juifs et d'autres concurrents qui ne s'inspirent pas du même idéal: ils seront absorbés avant cinquante ans; ils ont des familles nombreuses, mais la modicité de leurs salaires ne leur permet pas de nourrir et d'élever convenablement leurs enfants: les principes catholiques ne suffisent donc point à fonder la prospérité des peuples.

L'accent de l'orateur trahit un émigré venu d'Europe tenter la fortune aux rivages canadiens: le sentiment des convenances aurait dû étouffer sur ses lèvres des propos injurieux aux hôtes qui le reçoivent. La riposte est prompte. Les coopératives de production n'ont rien d'essentiellement socialiste: de très bons catholiques en fondent et en administrent; elles n'impliquent nullement, de la part de leurs membres, l'adhésion au Credo socialiste. Plusieurs ont réussi, mais justement dans la mesure où elles se sont inspirées dans leur fonctionnement des principes qui régissent les exploitations capitalistes.

Les Canadiens-français n'occupent pas les premières places dans la finance et dans l'industrie: cela tient à bien d'autres causes que leur attachement aux idées catholiques: mais depuis quand la grandeur d'un peuple se mesure-t-elle aux dimensions de son coffre-fort? Elle se mesure à l'élevation de ses consciences; elle réside dans des vertus éprouvées et dans une moralité supérieure. Les familles canadiennes, ces familles nombreuses sans qui la race française aurait disparu depuis longtemps du pays que fondèrent Jacques Cartier et Champlain, ces familles nombreuses assureront pour les siècles aux descendants des anciens colons, la jouissance de leur glorieux patrimoine de traditions, de fidélité et d'honneur, sur la terre où les frères de France sont si heureux et si fiers de les retrouver bien vivaces et de les saluer avec admiration.

L'orateur a des accents d'une éloquence poignante: l'émotion est à son comble: l'auditoire se répand en ovations sans fin et se donne rendez-vous lundi soir au Monument National.

LE TEMOIN.